

NOTES D'UN MÉDECIN

Vikenti Veressaïev

NOTES D'UN MÉDECIN

Traduit du russe par Julie Bouvard

Préface de Dimitri Bortnikov

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

*La bibliothèque de Dimitri se veut un hommage
au travail éditorial de Vladimir Dimitrijević (1934-2011),
fondateur des Éditions L'Âge d'Homme.*



Logo de la collection: *Le Passeur*,
dessin réalisé par Vladimir Dimitrijević en 1974

Titre original
Zapiski vratcha (1900)

© 2024, Les Éditions Noir sur Blanc, pour la traduction française
© 2024, Dimitri Bortnikov, pour la préface

ISBN: 978-2-88983-053-4

SOIGNER LA NUIT JUSQU'À L'AUBE...

MÉDITATIONS SUR *NOTES D'UN MÉDECIN*
DE V. VERESSAÏEV

C'était dans un autre siècle. Un jour ma mère m'a mis entre les mains un livre. *Notes d'un médecin*. Elle a dit: « Lis cela, si tu tiens à devenir médecin. Lis et tu verras... »

Elle était médecin, ma mère. Très bon médecin. Obstétricienne gynécologue. Chirurgienne-née. Pour bien opérer, il faut un don... Du sang-froid. Et c'est un grand don, ça! Et puis... les avortements. Elle ne voulait pas tuer la vie, mais les femmes insistaient! « Enfin, on y a droit, docteur! Faites votre travail! » Et ma mère faisait le travail...

J'ai vu les femmes, après les avortements, baiser les mains de ma mère, les mêmes mains qui venaient d'enlever leur enfant...



Un grand livre vous creuse. Un grand livre bâtit en vous, invisiblement, mais en profondeur. Oui, j'ai toujours voulu être médecin. Comme ma mère. Comme mon grand-père paternel. Comme lui, Vikenti Veressaïev, l'auteur de *Notes d'un médecin*...

Très tôt je me suis mis à travailler dans une maternité. On m'a dit: « D'abord tu laveras le sol. Et tu t'occuperas du transport des bébés à l'heure des tétées... Et puis on

verra... » C'est là-bas, à la maternité, que, pour la première fois, j'ai saisi la vraie différence entre le pur et le propre.

Au début, une vieille sage-femme m'a surveillé. Elle m'a appris trente mille choses... Comment disposer les nouveau-nés sur un chariot avant de le pousser. Tête-bêche. Sinon, affamés tous en même temps, ils se mettent à téter l'oreille ou le nez du bébé voisin ! Et les cris et les pleurs ! Elle disait souvent : « Pour un mourant, tout est loin. Tout. Même son lit... Pour un nouveau-né, tout est près... »

Un peu plus tard, on me confiait les mort-nés. Si les familles n'en voulaient pas, je devais les porter à la morgue. À travers le jardin. Et quel jardin ! Dès la fin de mai, entièrement en fleurs. Lilas, pommiers, cerisiers... Je déposais l'enfant, tout emmaillotté, dur et léger comme une petite bûche sèche, sur la table en marbre. C'est là-bas, un jour, que j'ai aperçu dans un coin, dans un grand aquarium, trois mort-nés. Ils flottaient lentement, très lentement... Déjà tout formés. Même les cils ! Même les cils... Ces trois-là, si mélancoliques. Si hors du monde. Et tranquilles surtout. Apaisés. Ma mère m'a cherché, m'a cherché... M'a trouvé devant ces trois-là... M'a dit de ne pas regarder, d'arrêter de regarder ! D'aller finir de nettoyer le couloir de la maternité. Et d'autres choses... Mais je suis resté là... J'ai voulu voir jusqu'au bout. Il n'y avait rien à voir... Mais j'ai vu. Et tout ça est entré en moi... Jusqu'à l'âme. Oui. À un demi-siècle de profondeur... Jusqu'à maintenant.

Dans le jardin, tous les jours, je voyais une fille, de mon âge ou, peut-être, plus âgée. Tous les après-midi, son père la portait dans ses bras, et ses jambes... ses jambes ! comme deux cordes, se balançaient. Il l'asseyait sur un banc à côté d'un grand lilas en fleur. Et puis repartait. Elle restait comme ça, seule et silencieuse sous les branches des lilas lourdes de fleurs. Si seule... Et puis le vent... Un grand coup ! Mais rien ne la touchait. Ni morte ni vivante, un sourire énigmatique, juste l'aube d'un sourire, comme celui des morts, sous les fleurs du lilas, blanches, qui se mettaient à voler comme

de la neige, elle demeurait. Et ses yeux figés, si ailleurs et nulle part, comme s'il n'y avait pas dans ce monde d'endroit où elle pût poser le regard. Je la revois toujours... Sous la tempête des fleurs. Sous la neige d'antan. Bonheur absolu, mystère et tragédie... Je transe encore.



Il y a deux espèces de médecins. Ceux qui, comme des garagistes, veulent comprendre comment ce corps-voiture fonctionne. Ils se fichent de celui qui le conduit. Et puis ceux qui veulent soigner. Et ce sont d'eux que nous gardons la mémoire. Ce sont eux qui souvent deviennent écrivains. En soignant les pauvres... Amoureux de l'humanité, ces médecins soignent ceux qui n'ont rien à donner au médecin, rien, sinon la guérison. Ces médecins-là brûlent d'amour pour le vivant, deviennent fous d'amour pour l'humanité. Mais l'amour trop grand est exigeant, et comment! Plus l'amour est grand, plus la déception est immense... Louis-Ferdinand Céline. Mais il y en a d'autres, oui, Vladimir Dal', l'auteur du monumental dictionnaire de la langue russe, et aussi un grand médecin, Anton Tchekhov, Mikhaïl Boulgakov, André Breton, Louis Aragon, Léon Daudet... Rabelais. Et, bien sûr, lui, le grand Veressaïev, que Tchekhov et Tolstoï estimaient infiniment, mais différemment... Tolstoï, pour l'élégance de ses écrits. Il le comparait à Tourgueniev, peut-être ironiquement. Tchekhov considérait Veressaïev pour le courage de son écriture. Pour sa sincérité. En saluant *Notes d'un médecin* qui ose dire à voix haute ce que tout vrai médecin éprouve en silence face aux souffrances d'autrui. Après la parution de ce livre, toute une foule de ses confrères se mit à protester en réclamant son interdiction. Certains auraient même murmuré: « Au feu! »

Quand la guerre russo-japonaise éclata, Veressaïev partit sur le front comme médecin militaire. Tchekhov lui aussi voulut partir, mais il ne le put... Raisons de santé. La

tuberculose. La maladie aussi sacrée à l'époque qu'un cancer aujourd'hui. Médecin, guéris-toi toi-même...

On raconte qu'un soir d'hiver Veressaïev reçut un télégramme de Tolstoï qui lui demandait expressément de venir à *Iasnaïa Poliana* au chevet de son fils malade. Veressaïev, ne pouvant pas se résoudre à abandonner ses malades à Toula, refusa, en expliquant la situation. Malgré cela, les relations entre les deux hommes restèrent cordiales jusqu'à la mort de Tolstoï. En 1902, la fille de Tolstoï demanda à Veressaïev de devenir le médecin personnel de son père. Après une très longue réflexion, Veressaïev répondit non.

Les médecins des pauvres sont des hommes à part... Le mot « vocation » ne sonne pas faux pour un médecin-né. C'est pour cela que le sol sous les pas d'un vrai médecin ne sonne pas creux. Et cela s'entend...



De mon temps, en Russie, parmi les étudiants en médecine circulait un dicton : « Étudie bien, et tu seras médecin. Étudie mal, et tu seras médecin en chef et tu auras une voiture. » Ça en dit long sur le lien entre l'argent et la médecine. Ça en dit bien long sur la question de la rentabilité des hôpitaux. C'est une plaie de notre temps. La plaie toujours ouverte. Plus de pansement qui colle.

Le médecin, c'est un être complètement *desheuré*. On l'appelle le jour comme la nuit. La maladie n'a pas de dimanche, la douleur pas de jours fériés. L'homme veut tout contrôler, tout prévoir, mais il ne peut même pas prévoir sa prochaine respiration. Il ne sait pas ce qui se passe quand il inspire, ni expire. Il ne sait rien de ce qui se passe dans son corps. Et Wikipédia, au lieu de nous éclairer, nous aveugle ; au lieu de nous rassurer, nous angoisse. Le médecin, lui, il sait qu'il ne sait pas tout ce qui se passe dans nos cellules, mais cela, il le sait. Un médecin-né est conscient de sa propre ignorance.

Et la famille? Un bon médecin a ses malades pour famille. La famille mange les miettes du jour quand le médecin rentre à la maison le soir. Combien de nuits Veressaïev a-t-il passées au chevet de ses patients? Combien de nuits ma mère a-t-elle passées dans la salle d'opération? En ajoutant les heures sans sommeil à sa vie, elle aurait dû vivre cent ans, elle, mais elle est morte en enjambant à peine les cinquante...

Elle disait parfois: « Il y a des jours où tout crie de douleur autour de moi... »



Les choses changent? Oui. La médecine progresse? Oui. Et le médecin? Pour avoir un aperçu de l'évolution du rôle du médecin, il suffit de jeter un coup d'œil sur le parcours du fameux serment d'Hippocrate. En voici un, traduit du grec ancien par Émile Littré:

Je jure par Apollon, médecin, par Asclépias, son fils, par Hygie et Panacée, les filles d'Asclépias, par tous les dieux et toutes les déesses, les prenant à témoin, que je remplirai, suivant mes forces et ma capacité, le serment et l'engagement suivants:

Dans quelque maison que j'entre, j'y entrerai pour l'utilité des malades, me préservant de tout méfait volontaire et corrupteur, et surtout de la séduction des femmes et des garçons, libres ou esclaves.

Quoi que je voie ou entende dans la société pendant, ou même hors de l'exercice de ma profession, je tairai ce qui n'a jamais besoin d'être divulgué, regardant la discrétion comme un devoir en pareil cas.

Si je remplis ce serment sans l'enfreindre, qu'il me soit donné de jouir heureusement de la vie et de ma profession, honoré à jamais des hommes; si je le viole et que je me parjure, puissé-je avoir un sort contraire!

Et la version française contemporaine, élaborée par l'ordre des médecins, datant de 2012:

Au moment d'être admis(e) à exercer la médecine, je promets et je jure d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité. Mon premier souci sera de rétablir, de préserver ou de promouvoir la santé dans tous ses éléments, physiques et mentaux, individuels et sociaux. Je respecterai toutes les personnes, leur autonomie et leur volonté, sans aucune discrimination selon leur état ou leurs convictions. J'interviendrai pour les protéger si elles sont affaiblies, vulnérables ou menacées dans leur intégrité ou leur dignité. Même sous la contrainte, je ne ferai pas usage de mes connaissances contre les lois de l'humanité.

J'informerai les patients des décisions envisagées, de leurs raisons et de leurs conséquences. Je ne tromperai jamais leur confiance et n'exploiterai pas le pouvoir hérité des circonstances pour forcer les consciences.

Je donnerai mes soins à l'indigent et à quiconque me les demandera. Je ne me laisserai pas influencer par la soif du gain ou la recherche de la gloire. Admis(e) dans l'intimité des personnes, je tairai les secrets qui me seront confiés. Reçu(e) à l'intérieur des maisons, je respecterai les secrets des foyers et ma conduite ne servira pas à corrompre les mœurs. Je ferai tout pour soulager les souffrances. Je ne prolongerai pas abusivement les agonies. Je ne provoquerai jamais la mort délibérément. Je préserverai l'indépendance nécessaire à l'accomplissement de ma mission. Je n'entreprendrai rien qui dépasse mes compétences. Je les entretiendrai et les perfectionnerai pour assurer au mieux les services qui me seront demandés. J'apporterai mon aide à mes confrères ainsi qu'à leurs familles dans l'adversité. Que les hommes et mes confrères m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses; que je sois déshonoré(e) et méprisé(e) si j'y manque.

+

Lecteur, tu tiens dans les mains un livre brûlant. Un livre merveilleusement traduit du russe par Julie Bouvard. Un livre écrit par un homme, écrivain et médecin qui a donné sa vie à ses patients, et ce livre continue d'éclairer les nuits de ceux qui le lisent. Son auteur n'a jamais perdu confiance en l'homme ni son amour pour lui en dépit de ce qu'il ressentait: « Parfois, je voyais le monde comme un immense hôpital... »

L'humanité ne se compose que de deux catégories de gens: les malades et les bien portants. Et ni l'une ni l'autre ne se comprendront jamais vraiment. Autant de compréhension entre eux qu'entre les vivants et les morts...

Pour les gens en bonne santé, les médecins sont les lampadaires allumés en plein jour. Mais combien rares sont les lampadaires qui tiennent jusqu'à l'aube!

À tous ceux qui détestent les médecins, se moquent d'eux, se méfient d'eux en tremblant de peur devant la mort, je dis: « Réjouissez-vous, si cela peut vous réjouir: les médecins meurent aussi. Et les mauvais et les bons. Mais ayez pitié des bons, puisqu'ils ont eu de la compassion pour vous. Beaucoup, beaucoup... Infiniment! Ils vous donnent leurs jours et leurs nuits. Sans cesse... Jusqu'à l'aube. »

DIMITRI BORTNIKOV

NOTES D'UN MÉDECIN

1895-1900

J'ai terminé la faculté de médecine voilà maintenant sept ans. De ce simple fait, le lecteur peut déduire ce qu'il est en droit d'attendre de ces notes : elles ne sont pas l'œuvre d'un praticien expérimenté, qui, après de longues années d'observation, aurait trouvé les réponses à toutes les questions scientifiques et éthiques soulevées par sa profession ; ce ne sont pas là non plus les réflexions d'un docteur érudit ayant pénétré les mystères de la science. Je ne suis qu'un médecin ordinaire, à l'intelligence moyenne et aux connaissances limitées, qui, confronté en permanence à un faisceau de contradictions, n'est pas en mesure de résoudre la plupart des problèmes qu'il rencontre sur sa route et qui réclament impérativement une solution. Mon unique privilège est sans doute de n'avoir rien perdu de la vivacité de mes impressions, n'ayant pas encore atteint ce degré d'endurcissement auquel on parvient fatalement à force de métier.

Mon dessein est d'évoquer les divers sentiments que j'ai éprouvés en embrassant la médecine, les attentes que j'ai nourries à son sujet et ce qu'elle m'aura donné en retour ; je raconterai mes premiers pas dans la pratique médicale et livrerai les conclusions que j'ai tirées de ma propre expérience, en m'appliquant à n'en taire aucun aspect et à être le plus sincère possible.

I

J'étais un bon élève au lycée, mais, comme la majorité de mes camarades, je méprisais profondément l'enseignement qu'on y dispensait. Il constituait à mes yeux une corvée accablante dont je devais m'acquitter sans raison, et qui, en soi, ne présentait aucun intérêt. Qu'en avais-je à faire de savoir dans quel siècle avait été écrite *La Prière de Daniel l'Affûteur*¹, de qui Othon le Grand était le fils, et quelle était la conjugaison du verbe *persuadeo*? Mon développement intellectuel s'effectuait en dehors de l'école, et c'est en dehors d'elle que j'acquérais les connaissances qui m'importaient.

Les choses changèrent radicalement quand j'entrai à l'université. À la faculté de médecine, les deux premières années sont consacrées à l'étude théorique des sciences naturelles : la chimie, la physique, la botanique, la zoologie, l'anatomie, la physiologie ; ces matières me révélèrent des notions si nouvelles et si captivantes qu'elles m'accaparèrent corps et âme. Tout ce qui se passait aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur de moi, et que je voyais auparavant avec les yeux de l'ignorance, devenait soudain clair et compréhensible, et j'étais stupéfait d'avoir atteint la vingtaine sans m'être jamais intéressé à ces lumières. Il ne se passait pas un jour sans que je fisse, à chacun de mes cours, une nouvelle « découverte ».

1. Monument de la littérature russe du XIII^e siècle, alliant citations bibliques, références littéraires, chronique historique et satire sociale. (Sauf mention contraire, les notes sont de la traductrice.)

Quel ne fut pas mon étonnement d'apprendre que la viande, celle-là même que je mangeais sous la forme de bifteck ou de boulettes, n'était rien de moins que ces mystérieux « muscles » qui m'apparaissaient jusqu'à présent en vagues pelotes de filaments gris ! Jusqu'alors, j'avais pensé que les aliments solides finissaient dans les intestins, et les liquides dans les reins. J'étais persuadé que si la poitrine s'élargissait à la respiration, c'était parce qu'une force extérieure y introduisait l'air. Et, bien que je connusse les lois de la conservation de la matière et de l'énergie, au fond de mon âme je me refusais à y croire. Par la suite, je pus me rendre compte que la plupart des gens instruits avaient une vision tout aussi enfantine du monde qui les entourait, et qu'ils s'en accommodaient fort bien. Ils rougissaient de honte s'ils étaient incapables de dire à quelle époque vivait Louis XIV, mais avouaient volontiers ne pas savoir ce qu'était l'oxyde de carbone ou pourquoi le phosphore brillait dans l'obscurité.

Quant à l'anatomie, on entend fréquemment dire combien est odieux l'un des aspects primordiaux de son enseignement qu'est la dissection. Certains de mes camarades peinaient à s'habituer au spectacle de l'amphithéâtre anatomique, avec ses cadavres écorchés aux yeux vitreux, aux doigts crispés et aux dents saillantes ; l'un d'eux dut même se résigner à abandonner la médecine car il en était venu à souffrir d'hallucinations : la nuit, il lui semblait voir ramper de tous les coins de sa chambre des têtes et des membres ensanglantés. Personnellement, j'en pris assez vite mon parti ; il m'arrivait même de passer des heures entières à cet exercice, qui me révélait tous les secrets du corps humain. Sept, huit mois durant, je m'adonnai avec passion à l'anatomie, et ma façon de considérer l'être humain s'en trouva fortement modifiée. Désormais, lorsque je marchais dans la rue, je regardais le quidam qui me précédait comme une sorte de cadavre vivant : là, je voyais se contracter son *glutæus maximus*, et ici son *quadriceps femoris* ; je savais que cette protubérance sur sa nuque était due à son muscle sterno-mastoïdien, et

que ce qui lui permettait de se pencher pour ramasser sa canne était la bascule de sa cage thoracique vers son bassin, opérée par le muscle droit de son abdomen. De mes proches eux-mêmes et des personnes qui m'étaient chères, je commençais à avoir une vision dédoublée. Cette belle jeune fille, par exemple, dont la présence ravit mon âme : rien de ce qui la constitue n'est pour moi un mystère, et quels que soient son charme et son originalité, elle n'en reste pas moins parfaitement commune ; son cerveau présente des circonvolutions identiques à celles des centaines de cerveaux que j'ai pu étudier, ses muscles sont imprégnés de cette même graisse qui rend si désagréable la dissection des cadavres féminins, et, fondamentalement, son être ne recèle rien d'attrayant ni de romantique.

Outre ces belles notions, c'est la méthode nécessaire à leur apprentissage qui me fascinait le plus : une méthode patiente, scrupuleuse, qui obligeait à vérifier le moindre détail, à contrôler sévèrement chaque pas en avant ; toute avancée obtenue de la sorte était définitive, et la possibilité d'un retour en arrière paraissait exclue. Ce qui me séduisait tout particulièrement, c'est que cette méthode, loin d'être l'application abstraite de principes scolastiques, découlait naturellement des phénomènes que nous observions. Chaque fait, chaque explication d'un fait semblait confirmer la règle d'or de Bacon : *non fingendum aut excogitandum, sed inveniendum, quid natura faciat aut ferat* (« ne rien imaginer, ne rien supposer, mais découvrir ce que la nature fait ou éprouve »). À supposer que l'un de nous ignorât ce qu'était la logique, il aurait fini par acquérir cette méthode à force de pratique, et ce, de façon ô combien plus efficace que dans n'importe quel traité de méthodologie. La science façonnait tant et si bien nos esprits que la moindre entorse qu'elle se serait elle-même infligée nous aurait, par son caractère non scientifique, littéralement sauté aux yeux.